



HAL
open science

Tours de guet, maisons à tour et petits établissements fortifiés de l'Hispanie républicaine : l'apport des sources littéraires

Pierre Moret

► **To cite this version:**

Pierre Moret. Tours de guet, maisons à tour et petits établissements fortifiés de l'Hispanie républicaine : l'apport des sources littéraires. Torres, atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.), Feb 2002, Madrid, Espagne. Jaén, 2004, p. 13-29. hal-00365283

HAL Id: hal-00365283

<https://hal.science/hal-00365283v1>

Submitted on 2 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TORRES, ATALAYAS Y CASAS FORTIFICADAS

**Explotación y control del territorio en Hispania
(S. III a. de C. - S. I d. de C.)**



PIERRE MORET Y TERESA CHAPA

Editores

Tours de guet, maisons à tour et petits établissements fortifiés de l'Hispanie républicaine: L'apport des sources littéraires

Torres de vigilancia, casas con torre y pequeños establecimientos fortificados de Hispania republicana: El aporte de las fuentes literarias

PIERRE MORET*

RÉSUMÉ

Les principales sources littéraires concernant les tours isolées et les maisons fortes de l'époque républicaine en Hispanie sont réexaminées. Le mot *turres* peut recouvrir, dans ces textes, différentes réalités: soit des tours de guet isolées, soit de petits villages fortifiés, soit des fermes fortifiées ou des maisons à tour. Sont ensuite commentés en détail un passage de Tite-Live (XXII, 19, 5-7) concernant les *turres* du Bas Ebre en 217 av. J.-C. (probablement de très petits villages fortifiés) et divers textes, notamment de Tite-Live (XXV, 36) et de Pline (III, 9), qui permettent de situer en Haute Andalousie la tour isolée dans laquelle périt Cn. Scipion en 211 av. J.-C. Enfin, dans un bref bilan sur les maisons fortes de l'Ulérieure, on tâche de discerner les motifs historiques et idéologiques qui ont pu concourir au succès de cette forme architecturale entre le milieu du I^{er} siècle avant et le milieu du I^{er} siècle après J.-C.

MOTS CLÉS: Hispanie, Sources littéraires, Époque républicaine, Architecture, Tour, Maison forte.

RESUMEN

Se revisan las principales fuentes literarias relativas a las torres aisladas y a las casas-fuerte de época republicana en Hispania. El término *turris* puede encubrir, en estos textos, realidades diferentes: ya sean torres aisladas de vigilancia, ya sea pequeñas aldeas fortificadas, granjas fortificadas o casas-torre. Posteriormente se comenta en detalle un pasaje de Tito Livio (XXII, 19, 5-7) relativo a las *turres* del Bajo Ebro en 217 a.C. (probablemente poblados fortificados muy pequeños) y diversos textos, especialmente de Tito Livio (XXV, 36) y de Plinio (III, 9), que permiten situar en la Alta Andalucía la torre aislada en la que perece Cn. Escipión en 211 a.C. Finalmente, en un breve balance sobre las casas fuertes de la Ulterior, se trata de discernir los motivos históricos e ideológicos que han podido concurrir al éxito de esta forma arquitectónica entre mediados del s. I a.C. y mediados del s. I d.C.

PALABRAS CLAVE: Hispania, Fuentes literarias, Époque republicana, Arquitectura, Torre, Casa fuerte.

* Casa de Velázquez. C/ Paul Guinard 3. 28040 Madrid. moret@cvz.es

1. INTRODUCTION

Dans le cadre d'un colloque qui vise à faire le point sur le problèmes des fortifications isolées de l'époque républicaine et du début du Haut Empire en Hispanie, il m'a paru nécessaire de revenir sur la question des sources littéraires.

La référence à ces sources est en effet constante chez tous ceux qui se sont occupés de ces constructions, à tel point qu'il n'est pas rare de voir le mot latin *turris* utilisé pour les désigner de façon brève et commode, de préférence à ses équivalents modernes, y compris dans des travaux archéologiques qui n'abordent pas de front le problème des sources antiques. Or, l'examen des usages lexicaux des auteurs grecs et latins, concernant les "tours" de l'Hispanie, fait apparaître une diversité d'emplois et d'acceptions à laquelle on n'a pas toujours été assez attentif. Le premier objectif de cette communication sera de montrer que les champs lexicaux de la *turris* latine et du *purgos* grec excèdent de beaucoup ce que les archéologues entendent lorsqu'ils parlent de "tours", de "tours de guet" (*atalayas*), voire de "fortins" ou d'"enceintes-tours" (*recintos-torre*).

Les sources concernant les tours et les maisons fortes hispaniques ont été réunies et discutées en trois occasions: par García y Bellido (1945: 591-595, 1954: 414-422), par J. Fortea et J. Bernier

(1970) et plus brièvement par J.R. Carrillo (1999: 38-43). J'ai eu moi-même l'occasion d'analyser certaines d'entre elles (Moret 1990: 21-25, 1995: 553-557, 1996: 150-154). Faire à nouveau le catalogue de ces textes serait donc inutile. Je me propose seulement de signaler plusieurs difficultés lexicales qui conditionnent leur lecture et imposent de remettre en question certaines interprétations traditionnelles.

Le principal problème dérive de la polysémie du mot latin *turris*. Pour ne s'être pas assez rendu compte de la diversité de ses acceptions, on a mis en relation plusieurs textes qui, en réalité, n'ont rien à voir les uns avec les autres. Le tableau de la figure 1 résume les évolutions et les dérivations sémantiques du mot *turris* qui intéressent de près ou de loin notre propos (il n'est donc pas exhaustif). Sont soulignées les acceptions qui sont attestées dans le corpus de textes concernant l'Hispanie. Trois groupes se distinguent.

1. Le cas le plus simple est celui de la tour de guet isolée. Deux occurrences se rapportent à l'Hispanie: la tour de guet côtière, située dans les environs de Malaga, où se réfugie Sextus Pompée en 45 av. J.-C. (*Bell. Hispan.* 38, 3), et les *turres Hannibalis* de Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, II, 181), dont nous savons qu'elles étaient des tours de guet, puisque dans un autre passage se référant au même type d'édifices Pline les appelle aussi *speculae*

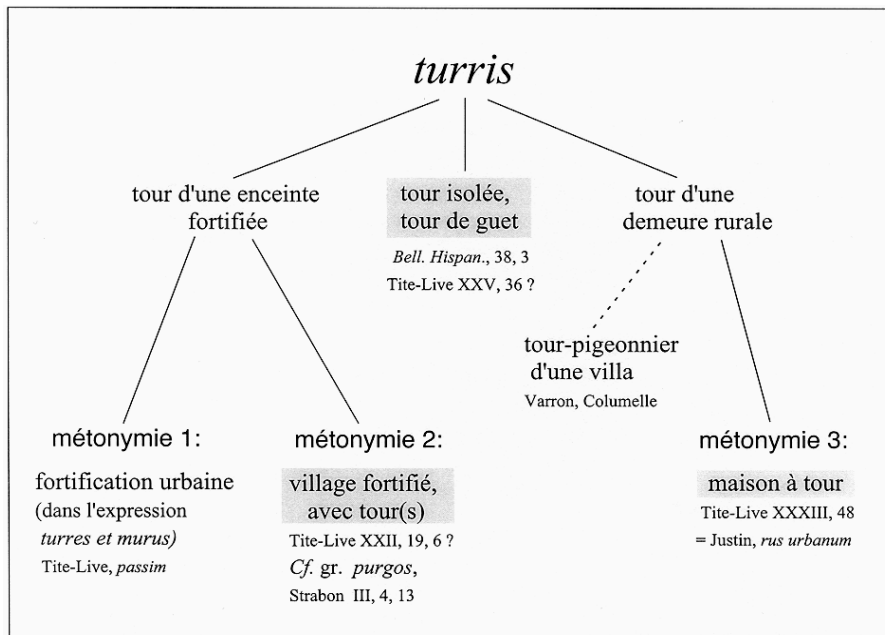


Figure 1.- Schéma des principaux sens du mot latin *turris*, au propre et au figuré.

Hannibalis, les “tours de guet d’Hannibal” (*Hist. nat.*, XXXV, 169). Comme cela a été signalé à maintes reprises depuis la fin du XIX^e siècle, il ne faut chercher dans cette appellation aucune référence à des faits historiques concrets; il ne s’agit que d’une dénomination populaire —analogue aux appellations modernes du type “torre del moro”—, recueillie par Pline ou par sa source deux siècles après le séjour d’Hannibal en Hispanie.

2. *Turris* désigne aussi très souvent la tour d’une enceinte urbaine ou villageoise. À partir de là, deux métonymies se sont développées. La première, fréquente chez Tite-Live, associe *turris* à *murus* dans des expressions comme *muri turresque*, *murus et turres*, *murus turresque*, pour désigner l’ensemble d’une fortification urbaine (par exemple: XXV, 7,5 et 7,8; XXXII, 9, 2; XXXVII, 32, 2; XXXVIII, 6, 9). Cet emploi ne nous intéresse pas directement; il révèle cependant à quel point la tour s’imposait à l’esprit d’un Romain (la même observation pourrait être faite en grec à propos du mot *purgos*) comme l’élément le plus caractéristique, le symbole par excellence d’une fortification.

La seconde métonymie, de même nature, s’applique à de petites ou très petites agglomérations. On passe du sens de “tour d’un village” à celui de “village fortifié muni d’une tour”, voire à celui de “village fortifié”. La clé de cette métonymie nous est offerte par un passage de Strabon (III, 4, 13) dont j’ai déjà eu l’occasion de signaler l’importance (Moret 1996: 153). Si l’on en croit Strabon, Posidonios reprochait à Polybe d’avoir flatté indûment Tib. Sempronius Gracchus en affirmant qu’au cours de la campagne de 179 av. J.-C. il avait détruit trois cents villes celtibères; pour Posidonios, les établissements que Polybe appelait des “villes” (*poleis*) étaient de simples “tours” (*purgous*). Strabon ajoute que le même abus de langage a été commis par d’autres historiens —il ne les nomme pas— qui “prétendent compter plus de mille villes chez les Ibères”, quand il ne s’agit que de grands villages (*megalai kômai*). Strabon établit de la sorte une synonymie limpide, quoique implicite, entre *purgos* et *kômè*, “tour” et “village”, équivalents des mots latins *turris* et *vicus*. Les tours dont parle Posidonios ne sont donc pas des tours isolées, comme on le croit encore parfois (par exemple Carrillo 1999: 69, pour qui ce texte “nos informa de la existencia de torres entre los celtiberos”), mais bien des villages fortifiés.

3. *Turris* peut encore désigner la tour d’un établissement rural: manoir, ferme fortifiée ou villa, et par extension cet établissement lui-même. Cette métonymie est plus courante en grec qu’en latin, *purgos* servant fréquemment à désigner les maisons à tour qui sont un élément caractéristique des campagnes hellénistiques (Grimal 1939). En latin, on la rencontre surtout chez les poètes (au sens de manoir, voire de palais), mais aussi chez Tite-Live quand il mentionne la *turris* où Hannibal fait étape, sur la côte d’Afrique près de Thapsus, avant de s’embarquer pour l’exil (XXXIII, 48, 1-2). Justin donne le nom de *rus urbanum* au même édifice (XXXI, 2); il s’agissait donc probablement d’une riche demeure de style hellénistique, d’une “maison à tour” dont on peut se faire une idée d’après un dessin trouvé par P. Cintas dans une tombe du III^e siècle av. J.-C., au Cap Bon (Cintas 1976: 105-106, fig. 6; ce dessin représente selon toute vraisemblance une maison rurale de maître, composée de quatre corps de bâtiment dont l’un est une tour couronnée de merlons de type punique). L’acception de *turris* au sens de “maison à tour” n’est pas formellement attestée dans les sources concernant l’Hispanie, mais on ne saurait exclure *a priori* que certaines mentions, parmi les plus brèves et les plus allusives, ne puissent s’y référer.

4. Il faut enfin tenir compte des noms de villes et des noms de lieu dans lesquels le mot *turris* entre en composition. On en connaît un petit nombre en Hispanie (cf. Moret: 1990, n. 59), parmi lesquels le plus connu est *Turris Lascutana* (*CIL*, II, 5041). Ces toponymes ont été fréquemment cités en témoignage dans les débats sur les tours d’Hannibal et les “recintos fortificados” du sud de l’Hispanie. Sans doute une tour réellement existante est-elle à l’origine de la plupart de ces noms. Mais s’agissait-il d’une tour d’enceinte particulièrement impressionnante, d’une tour isolée proche de l’agglomération, ou d’une maison à tour? Il nous est impossible de le savoir, soit parce que la localisation de ces agglomérations reste incertaine, soit parce que les sites n’ont pas livré de vestiges antiques.

Bien que très rapide, ce survol lexicographique suffit, je pense, à démontrer l’ambiguïté et la plasticité sémantique de la notion de “tour”, quand elle est appliquée à l’Hispanie par des auteurs anciens. Dans ces conditions, il me paraît peu opportun d’ajouter à la confusion en forgeant, comme cela a été

fait récemment, l'expression latine *turres baeticae* (Carrillo 1999), qui ne figure dans aucun texte ancien. Faudra-t-il, à ce compte-là, parler aussi des *turres lusitanae* du Portugal, ou des *turres turdulae* d'Estrémadure? Il s'agit, disons-le nettement, d'un abus de langage qui me paraît d'autant plus dangereux qu'il peut faire croire à des lecteurs peu familiers des sources latines qu'une catégorie architecturale définie par les historiens modernes à partir de critères archéologiques était déjà connue, identifiée comme telle et nommée par les Anciens. Rien n'est moins vrai, comme on vient de le voir.

Les observations qui précèdent vont nous permettre d'aborder avec toute la prudence qui s'impose deux textes bien connus, qui sont les seuls dans toutes les sources conservées qui apportent quelques détails sur le contexte chronologique et géographique des "tours" hispaniques. Je laisse volontairement de côté le texte du *Bellum Hispaniense* (8, 3) dans lequel il est question des *turres et munitiones* qui, dans la Bétique des guerres civiles, défendaient *omnia loca quae sunt ab oppidis remota*. Je pense avoir montré qu'il faut abandonner l'interprétation traditionnelle de ce texte – celle de Schulten, de Pascucci, de Fortea et Bernier, encore présente chez Carrillo (1999: 39, 60) –, selon laquelle les parties du territoire qui n'étaient pas sous la protection directe des *oppida* étaient défendues par un réseau de tours (*turres*) et de fortins (*munitiones*). En réalité, *omnia loca* désigne ici des agglomérations secondaires, des villages, qui étaient dotés de murailles et de tours. Ce texte ne fait donc nullement référence à des fortifications isolées (Moret 1995: 553-555, 1999: 84-86); l'éditrice du *Bellum Hispaniense* dans la collection Budé se prononce dans le même sens (Diouron 1999: 72-74).

2. LES TOURS DE L'EMBOUCHURE DE L'EBRE EN 217 AV. J.-C.

Tite-Live, XXII, 19, 5-7: *Altero ab Tarracone die <ad> stationem decem milia passuum distantem ab ostio Hiberi amnis peruenit. Inde duae Massiliensium speculatoriae praemissae rettulere, classem Punicam stare in ostio fluminis castraque in ripa posita. Itaque ut improuidos incautosque uniuerso simul offuso terrore opprimeret, sublati ancoris ad hostem uadit. Multas et locis altis posi-*

tas turris Hispania habet, quibus et speculis et propugnaculis aduersus latrones utuntur. Inde primo conspectis hostium nauibus datum signum Hasdrubali est (...).

Pendant l'été 217, la flotte de Cn. Scipion, sortie du port de Tarragone, est parvenue à dix milles (environ 15 km) de l'embouchure de l'Ebre. Deux navires marseillais, envoyés en éclaireurs, l'informent que la flotte carthaginoise est stationnée dans l'estuaire, et que le camp de l'armée ennemie est établi sur les rives du fleuve. Scipion lève alors l'ancre et fait mouvement vers la flotte ennemie, dans l'espoir de la surprendre au mouillage. Tite-Live, en ce point du récit, introduit une parenthèse qui a pour but d'expliquer pourquoi la surprise a échoué: "*L'Hispanie possède de nombreuses tours, situées sur des lieux élevés, qui servent à la fois de postes de guet et de fortifications contre les bandits.*" C'est du haut de ces "tours" que les navires ennemis (c'est-à-dire les navires romains) furent d'abord aperçus et qu'un signal fut envoyé à Hasdrubal.

La phrase importante est celle qu'on a imprimée en gras. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le signaler (Moret 1990: 23), la formule *Hispania habet* introduit une brève parenthèse ethnographique, dans laquelle les tours du Bas Ebre sont présentées comme des constructions traditionnelles qui ne disparurent pas après les événements dont il est question (d'où le présent) et qui étaient tenues pour caractéristiques de l'architecture ibérique en général (d'où la référence vague à *Hispania*).

Trois mots concourent à la définition des ces *turres* hispaniques: *specula*, *propugnaculum* et *latrones*. Les deux premiers se réfèrent aux deux fonctions essentielles d'une tour: le guet (*specula*) et la protection active des personnes et des biens (*propugnaculum*); mais ces termes sont trop imprécis pour permettre l'identification d'un type architectural particulier.

Latrones, habituellement traduit par "bandits" ou "brigands", a une signification plus large. On sait qu'en droit romain, le terme *latrones* désignait toute communauté –peuple ou cité– qui se livrait à des actes hostiles contre Rome sans lui avoir déclaré la guerre en bonne et due forme (Digeste, L, 16, 118; cf. Cadiou 2001: 181-182). Sont aussi susceptibles d'être appelés *latrones* tous les barbares qui se faisaient entre eux la guerre sans se conformer aux codes institués dans le cadre de la cité grecque

ou de l'Etat romain. En l'occurrence, compte tenu de la date –en 217 la conquête romaine de la vallée de l'Ebre n'a pas encore commencé–, les actes de *latrocinium* auxquels se réfère la source de Tite-Live ne peuvent concerner que des guerres intertribales, faites de coups de main et de razzias, qui opposaient les uns aux autres des peuple ibères.

En somme, ce texte ne nous apprend concrètement que trois choses: les tours étaient situées en position dominante sur le sommet des collines, et pouvaient abriter des guetteurs; ce n'étaient pas des fortifications temporaires établies par les Carthaginois, mais des constructions indigènes traditionnelles; enfin, elles servaient à se prémunir contre des attaques par surprise, probablement dans un contexte de guerres intertribales endémiques.

L'archéologie peut nous aider à cerner, jusqu'à un certain point, la nature de ces *turres* du Bas Ebre. Les importants résultats obtenus récemment par plusieurs programmes de prospections et de fouilles permettent de formuler des hypothèses plus précises et mieux étayées qu'il y a dix ans. A priori, compte tenu de l'imprécision du terme *turris*, plusieurs types d'établissements indigènes de petite taille peuvent correspondre à l'évocation de Tite-Live. Nous examinerons successivement les trois catégories qui sont attestées dans la basse vallée de l'Ebre et dans les régions côtières avoisinantes: les tours isolées quadrangulaires, les petits villages clos fortifiés et les tours-greniers.

2.1. Les tours isolées rectangulaires

On ne connaît, pour la fin du III^e siècle, que deux exemples avérés de tours isolées sur tout le littoral du Nord-Est, entre la Catalogne et le nord du Pays Valencien: El Turó dels Dos Pins, près de l'*oppidum* de Burriac, à Cabrera de Mar (Martín et García 2002: 196-197; Moret 1996: 159), et El Perengil, près de Vinarós (Oliver Foix 2001). Elles sont d'ailleurs fort différentes l'une de l'autre. La tour de Burriac, située à 500 m seulement de l'enceinte, sur un versant, était un élément annexe du système défensif de l'*oppidum*. Elle n'avait donc pas de fonction autonome.

La tour d'El Perengil était, au contraire, complètement isolée au sommet d'une petite colline, en vue de la côte. Son plan est aussi plus complexe: elle contenait au rez-de-chaussée plusieurs pièces dont la fonction reste problématique, la fouille

ayant livré très peu de mobilier. La date de construction proposée par les fouilleurs –vers la fin du III^e siècle– est parfaitement défendable, même si un ensemble de céramiques relativement important (plusieurs vases de Campanienne A dont un de la forme L 27, des fragments informes de probables amphores Dressel I et d'amphores ébusitaines Ramón 8.1.3.1 ou 8.1.3.3, des kalathos à panse cylindrique et lèvre plate) suggère une période d'occupation s'étendant sur une bonne partie du II^e siècle. Jusqu'à ce point, on peut juger qu'elle correspond de façon satisfaisante au modèle esquissé par Tite-Live. Je vois cependant une difficulté. Son plan régulateur parfaitement ordonné, divisible en modules de 1,75 m qui sont proches de six pieds romains (Oliver Foix 2001: 92-98), son entrée en baïonnette, ses grandes pièces allongées, tout cela est pour l'heure absolument unique dans l'est et le nord-est de l'Ibérie, ce qui cadre mal avec la phrase de Tite-Live qui évoque des constructions très répandues, "*multas turris*". El Perengil reste, à ce jour, un hapax, ce qui rend particulièrement difficile son interprétation, tant du point de vue de sa fonction que de l'origine de ses bâtisseurs.

2.2. Les petits villages clos fortifiés

Cette catégorie est beaucoup plus répandue que la première: on en connaît de très nombreux exemples dans le Bas Ebre et dans les régions voisines. Il est inutile d'en reprendre l'inventaire qui a été fait ailleurs (Moret 1996: 145-150, à compléter pour les Bas Ebre avec les références citées plus loin). Le plan de ces villages, généralement irrégulier, varie beaucoup dans le détail, mais on retrouve presque toujours les traits suivants: implantation sur le sommet d'une colline ou le rebord d'un plateau; superficie très petite (500 à 1500 m²); regroupement des maisons autour d'une place centrale ou d'une rue médiane; présence d'une enceinte plus ou moins développée, parfois constituée simplement par le mur de fond des maisons; présence d'une tour (plus rarement de deux tours) à proximité de l'entrée.

La basse vallée de l'Ebre est l'une des régions où ces micro-villages fortifiés sont le plus nombreux (fig. 2); mais pendant longtemps on ne pouvait guère se référer qu'à des exemples de villages fouillés assez loin à l'intérieur des terres, en particulier dans la vallée du Matarraña, où les plus

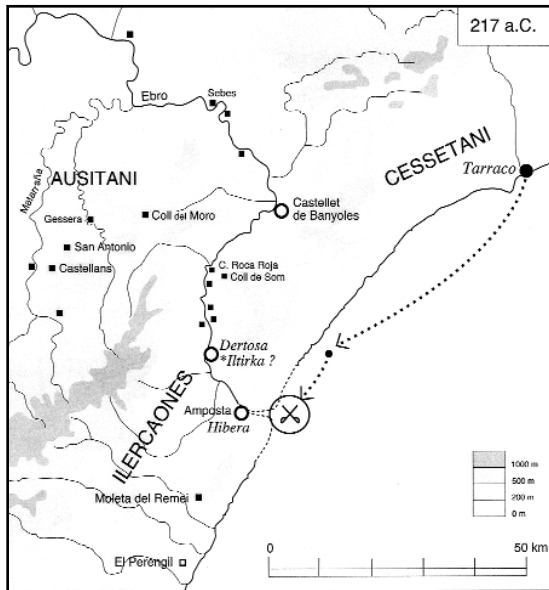


Figure 2.- Le Bas Ebre en 217 av. J.-C. Ligne pointillée: trajet approximatif de la flotte romaine et lieu de la bataille navale. Carrés noirs: petits établissements fortifiés ibériques.

connus, parmi ceux qui possèdent une tour et qu'on peut estimer contemporains de la seconde guerre punique, sont San Antonio de Calaceite et Els Castellans de Cretas. Grâce à de nombreuses prospections et à quelques fouilles récentes, on en connaît maintenant d'autres dans la Terra Alta (Puch 1996) et dans tout le Bas Ebre (Diloli 1995; Munilla 2000; Noguera 2002).

Le rôle et la distribution des “villages à tour” (si l'on veut bien me passer cette expression qui n'a d'autre justification que de rappeler la notion classique de “maison à tour”) dans les territoires ibériques du cours inférieur de l'Ebre, entre Mora et l'embouchure, peuvent donc être mieux circonscrits, notamment grâce aux remarquables travaux de Jaume Noguera (2000, 2002) qui s'est particulièrement intéressé à la question des agglomérations fortifiées.

Deux centres proto-urbains ont été identifiés dans cette partie de la vallée: au nord, dans la Foia de Mora, l'*oppidum* de Castellet de Banyoles, autour duquel gravitent un petit nombre d'établissements secondaires difficiles à caractériser. À proximité de l'embouchure, les sources littéraires signalent une autre place centrale: *Hibera*, présentée en 216 comme “la ville la plus riche de cette région”, *urbem opulentissimam* (Tite-Live, XXIII,

28, 9-10). Les indications de Tite-Live obligent à situer *Hibera* sur la rive droite de l'Ebre; elle devait donc se trouver du côté d'Amposta, et non, comme on l'écrit souvent, sur l'emplacement de la future *Dertosa*.

La frontière entre le territoire de Castellet de Banyoles et celui d'*Hibera*—deux cités qui appartenaient sans aucun doute au peuple des *Ilercavones*— se situait probablement vers Benifallet, au milieu du goulot d'étranglement que forment les gorges de l'Ebre à une quarantaine de kilomètres en amont de l'embouchure. En ce point, la voie de communication fluviale et les éventuels chemins terrestres qui la bordaient étaient verrouillés par deux petits établissements fortifiés, perchés sur des hauteurs stratégiquement choisies: Castellet de la Roca Roja et Coll de Som (tous deux sur la commune de Benifallet). À la Roca Roja, le village, d'une superficie d'environ 1000 m², occupait un petit éperon fermé par une puissante muraille et par une tour rectangulaire. La fortification de Coll de Som, bâtie sur un sommet isolé plus élevé, est moins bien conservée; sa superficie est évaluée entre 1000 et 1500 m² (Noguera 2002). D'autres petits établissements du même type existaient tout le long du cours inférieur de l'Ebre. Parmi ceux qui possédaient une tour, on peut citer Les Valletes (Aldover), Les Planetes (Tivenys), L'Assut (Tivenys), Forn Teuler (Ascó). Dans plusieurs cas, notamment à l'Assut, la tour est très grande, disproportionnée par rapport à un secteur d'habitat exigu. Ces tours, placées sur le point le plus élevé de chaque site, visibles de loin et réparties de proche en proche sur les hauteurs qui bordent la basse vallée, constituaient à coup sûr l'un des éléments les plus frappants du paysage à l'époque ibérique, au point qu'on a pu parler à leur propos d'une scénographie de l'habitat fortifié (Noguera 2002: 120).

C'est, me semble-t-il, à cette catégorie d'établissements que correspondent les *turres* de la bataille de l'Ebre. Certes, on n'en a pas retrouvé sur la ligne de collines la plus proche de la côte. Mais ce secteur a été si profondément bouleversé par les aménagements de l'époque moderne et contemporaine que cette absence de données archéologiques ne signifie rien. Il existait très probablement le long de la côte des “villages à tour” semblables à ceux de la Ribera d'Ebre et du Baix Ebre.

On peut, du reste, s'interroger sur la légitimité du terme “village” (en castillan: *poblado*) quand on

l'applique à de si petits établissements. C'est plus par commodité de langage que pour toute autre raison que je le maintiens. A juste titre, il a été récemment mis en question par plusieurs archéologues, et l'expression *casa fortificada* a été retenue pour une série de petits établissements de la province de Castellón (A. Oliver, dans ce volume). Si l'on prend un exemple un peu plus méridional, celui de Puntal dels Llops (Olocau, Valencia), site qui a fait l'objet d'une remarquable publication monographique (Bonet et Mata 2002), on constate que les fouilleurs ont utilisé successivement plusieurs termes, depuis le début des années 80, pour désigner cet établissement fortifié de 650 m², muni d'une puissante tour carrée: d'abord *poblado*, puis *atalaya* (terme qui recouvre à peu près la notion de poste de guet fortifié), et finalement *fortín* dans le titre de cette récente monographie. Mais à lire attentivement la conclusion de cet ouvrage, on se rend compte que le Puntal dels Llops n'est plus considéré comme un établissement militaire ou strictement défensif –ce qu'implique normalement, en français comme en castillan, le mot *fortín*–, mais comme “una gran unidad doméstica, equivalente a una residencia, o castillo” (Bonet et Mata 2002: 222). Une contradiction subsiste donc entre le nom et l'idée, entre le titre et la conclusion. Celle-ci coïncide d'ailleurs, sous une terminologie différente, avec la notion de “maison fortifiée” défendue par A. Oliver, et avec les objections que j'avais formulées il y a quelques années contre l'hypothèse d'une fonction proprement militaire attribuée aux établissements du type Puntal dels Llops (Moret 1996: 155-159).

Ce n'est pas ici le lieu d'aborder les difficiles problèmes d'interprétation des vestiges archéologiques que trahissent ces hésitations et ces contradictions dans la recherche d'une terminologie adaptée. Ce qu'il me paraît important de retenir, c'est que le terme *turris*, appliqué par les Romains à de petits établissements fortifiés indigènes, n'est ni plus ni moins pertinent que les approximations lexicales entre lesquelles hésitent les archéologues: village, fortin, tour, château ou maison.

2.3. Les tours-greniers

En ce qui concerne cette dernière catégorie, nous n'avons, pour l'époque qui nous intéresse,

qu'un seul exemple à produire: La Gessera de Caseras (Terra Alta, Tarragona). Ce curieux établissement, perché sur le sommet d'une colline, présente une série de particularités qui incitent à penser qu'il ne s'agissait pas d'une structure d'habitat assimilable aux nombreux micro-villages connus dans la région. Il fit l'objet, en 1914, de la première fouille de Pere Bosch Gimpera dans le Bas Aragon et la Terra Alta (Bosch 1915: 831-836). J'avais toujours été intrigué par plusieurs caractéristiques aberrantes de ce “poblado”: sa taille lilliputienne (187 m² d'après le plan de Bosch Gimpera, mais en réalité l'espace habitable ne dépassait guère 150 m²), l'étroitesse de ses pièces (seulement 1,5 m de large dans la plupart des cas, à peine l'espace pour se retourner!) et l'absence des habituels aménagements domestiques qui sont signalés dans toutes les autres fouilles de cette époque (ni foyers, ni banquettes, ni supports divers).

L'examen des vestiges encore en place m'a permis de montrer que le site avait connu au moins deux phases de construction, la première au VI^e siècle av. J.-C., l'autre ou les autres entre le IV^e et le II^e siècle (Moret 2002). La première phase, dont il ne reste que le mur extérieur et de rares vestiges à l'intérieur, paraît correspondre à une maison forte comparable à celles de Tossal Montañés (Valdeltormo) et de Vilalba. C'est à la dernière phase, celle qui nous intéresse ici, qu'appartiennent la plupart des murs conservés. Douze pièces sont encore identifiables aujourd'hui (fig. 3, c); en tenant compte des murs disparus depuis la fouille et de l'espace où le rocher affleure, on peut restituer en tout 16 ou 17 pièces. Leur étroitesse, leur forme allongée, la faible épaisseur des murs intérieurs (seulement 30 à 36 cm) et l'absence d'équipements domestiques font penser à une structure de stockage plutôt qu'à une maison. La Gessera était peut-être une sorte de tour-grenier, remplissant une double fonction: la surveillance d'une importante voie de communication –le chemin entre Coll del Moro de Gandesa et Calaceite passait nécessairement dans les environs– et la protection des récoltes dans un grenier fortifié, bien à l'abri sur une butte isolée.

Dans le but de synthétiser les résultats de ce bref examen, j'ai placé face à face dans un tableau (figure 3) les informations fournies par le texte de Tite-Live et les données archéologiques disponibles. Le type du micro-village fortifié est représenté par un

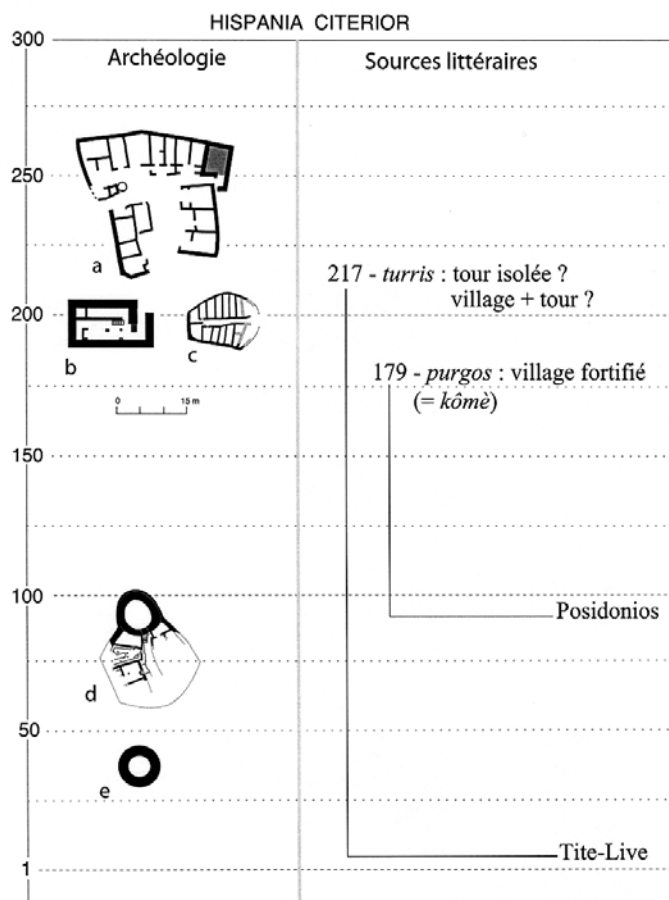


Figure 3.- Confrontation des données archéologiques et textuelles concernant l'Hispanie Citérieure. **a:** village clos fortifié de Puig Castellet (Lloret de Mar, Girona); **b:** maison forte de El Perengil (Vinaròs, Castellón); **c:** grenier fortifié (?) de La Gessera (Caseras, Tarragona); **d:** tour et fortification de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel); **e:** tour de guet romaine de Castell de Falgars (Beuda, Girona).

exemple catalan du III^e siècle (Puig Castellet de Lloret de Mar), très proche par son organisation interne et ses dimensions des petits villages à tour du Bas Ebre. Pour la période républicaine, j'ai choisi de faire figurer une tour de tradition indigène, récemment fouillée à Torre Cremada dans la vallée du Matarraña (Benavente et Moret 2002), et la tour de guet romaine de Castell de Falgars (province de Gérone), dont la datation n'a pas pu être fixée avec précision mais qui date sans doute de cette période (Tura 1991). Que retenir de cette confrontation? En premier lieu, il faut bien convenir que, face à l'ambiguïté du texte de Tite-Live, la diversité des types architecturaux connus en Citérieure ne concourt pas à son élucidation. Seul le parallèle établi dans le texte de Strabon cité plus haut (III, 4, 13) permet de donner la préférence au

micro-village fortifié, qui d'ailleurs est de très loin le type architectural le plus fréquent à cette époque dans la région considérée.

Mais ce tableau met aussi en relief la grande distance chronologique qui existe entre les événements décrits et la date de rédaction de l'œuvre de Tite-Live. Or, la phrase que nous avons analysée est, rappelons-le, une parenthèse introduite dans le cours du récit; Tite-Live y parle de l'Hispanie en général, et, qui plus est, il utilise un verbe au présent *-Hispania habet-*. Les "tours" dont il parle ne sont donc pas réellement datées. On peut même, à l'extrême limite, se demander si cette parenthèse n'a pas été inspirée à Tite-Live par des sources plus tardives, postérieures au récit annalistique sur lequel le corps principal de son récit est fondé; auquel cas des tours de type romain, comme celle

du Castell de Falgars, pourraient en être le référent. Cette hypothèse pessimiste n'a pas ma préférence, mais force est de reconnaître qu'elle ne peut pas être complètement écartée.

3. LA TOUR OÙ MOURUT CNAEUS SCIPION EN 211 AV. J.-C.

Tite-Live raconte qu'en 211, après avoir été vaincu en bataille rangée par les Carthaginois, Cn. Scipion se réfugia sur le sommet d'une colline qui, bien que dominant les environs, était peu sûre car son sol était nu et ses pentes peu escarpées (XXV, 36, 2 et 5). Il subit là une deuxième défaite. Vient alors le passage qui nous intéresse :

Cn. Scipionem alii in tumulo primo impetu hostium caesum tradunt, alii cum paucis in propinquam castris turrim perfugisse; hanc igni circumdatam atque ita exustis foribus, quas nulla moliri poterant ui, captam omnesque intus cum ipso imperatore occisos (XXV, 36, 13).

«Quant à Cn. Scipion, les uns rapportent qu'il fut tué sur la colline au premier assaut des ennemis, d'autres qu'avec un petit nombre d'hommes il se réfugia dans une tour proche du camp; on alluma, disent-ils, du feu tout autour, et ainsi, en brûlant la porte qu'on n'était jamais parvenu à enfoncer, on réussit à la prendre, et on massacra tous ceux qui étaient à l'intérieur, y compris le général.» (Trad. F. Nicolet-Croizat.)

Décevant quant à la description de la tour – hormis la mention d'une porte en bois, rien n'est dit sur sa forme ou ses dimensions –, ce texte offre l'intérêt d'étendre à l'Hispanie Ulérieure le domaine des "tours" hispaniques. Il est même possible de proposer une localisation relativement précise du lieu du massacre, à condition de prendre en compte d'autres textes anciens qui complètent celui de Tite-Live, mais aussi d'affronter les arguties d'une abondante littérature érudite moderne.

Dans tout le livre XXV, le seul seul repère géographique donné par Tite-Live concernant les événements d'Espagne est la mention de la cité d'*Amtorgis*, qui est un hapax et qu'on peut raisonnablement soupçonner d'être un nom corrompu. On doit donc tirer parti d'autres auteurs et d'autres passages du même Tite-Live, pour délimiter un peu mieux la zone des combats.

À propos d'événements postérieurs, Tite-Live

nous apprend que les cités de *Castulo* et d'*Iliturgi* avaient fait défection ensemble en 211 après la défaite des Scipions, et que des survivants romains réfugiés dans les murs d'*Iliturgi* y avaient été massacrés par les habitants (XXVIII, 19, 1-2). Appien fait allusion au même épisode, mais il donne le nom d'*Ilurgia* à la cité traîtresse (*Ib.*, XXXII, 128). Il est donc incontestable que le lieu de la défaite d'au moins l'un des deux frères se trouvait à proximité d'*Iliturgi-Ilurgia*. D'autre part, selon Appien (*Ib.*, XVI, 61), les Scipions avaient établi leurs quartiers d'hiver dans deux villes différentes, Cnaeus à *Urso*, Publius à *Castulo*. Ignorant le désastre de son frère, Cnaeus mande auprès de lui un détachement pour ramener des vivres; celui-ci est attaqué par l'ennemi; Cnaeus se porte alors au secours de ses soldats et, à son tour, il est attaqué et vaincu par les Carthaginois. Le lieu de la défaite de Cnaeus se situe donc quelque part entre *Urso* et *Castulo*. De là, il est poursuivi jusqu'à la tour où il s'enferme et où il est brûlé vif: la distance entre le champ de bataille et cette tour est impossible à préciser, mais on peut la supposer courte. Enfin, on sait par Pline que le "bûcher funèbre de Scipion" – c'est-à-dire la tour devenue son tombeau – se trouvait près d'une cité nommée *Ilorci* ou *Ilorcum* (*Hist. nat.* III, 9; nous reviendrons plus loin sur ce passage).

Dans sa brièveté, le récit d'Appien paraît limpide et cohérent; je n'y vois rien qui fasse difficulté d'un point de vue historique, en ce qui concerne les choix stratégiques initiaux des généraux romains (d'accord en cela avec Capalvo 1996: 128-129). C'est en s'appuyant sur le texte d'Appien et sur le livre XXVIII de Tite-Live que les historiens, jusqu'au début du XX^e siècle, ont presque tous placé en Haute Andalousie le lieu de la mort de Cn. Scipion.

Le débat s'est compliqué à partir du moment où Schulten (1928, 1935) rejeta la version d'Appien en prétendant que la présence des armées romaines aussi loin de leurs bases littorales était invraisemblable à cette date. Au prix d'arguties philologiques parfaitement arbitraires, Schulten prétendit que le nom d'*Iliturgi* donné par Tite-Live à la ville où s'étaient réfugiés des survivants d'une des armées romaines était le résultat d'une confusion entre une cité du sud-est de l'Espagne nommée *Ilorci* par Pline et *Ilurgia* par Appien, et une cité de la vallée de l'Èbre nommée *Iliturgi* qui apparaît dans d'aut-

res passages de l'œuvre de Tite-Live. Schulten proposait donc de situer *Ilorci-Iliturgi* à Lorca, dans la province de Murcie, et le lieu de la mort de Scipion dans les environs de Lorca. Toute fragile et tendancieuse qu'elle était, cette construction fut largement acceptée par les historiens de Rome et de la conquête de l'Hispanie (références dans Canto 1999: 143). R. Corzo (1975) fut le premier à récuser les hypothèses de Schulten, suivi par F. Nicolet-Croizat dans son édition du livre XXV de Tite-Live (1992: lvi-lviii) et, de façon définitive, par A. Capalvo (1996) et A. Canto (1999). Leurs arguments en faveur d'une localisation du lieu de la mort de Cn. Scipion dans le Haut Guadalquivir, et non dans le bassin du Segura, peuvent se résumer en trois points.

— Les mêmes généraux romains avaient déjà mené campagne, trois ans auparavant, autour de *Castulo*, *Iliturgi*, *Munda* et *Auringis* (Liv. XXIV, 41-42); quant à croire qu'ils ne pouvaient pas laisser sur leurs arrières Sagonte aux mains des Carthaginois, Capalvo (1996: 128) a signalé assez de contre-exemples –dont celui d'Hannibal en Italie– pour qu'on n'insiste pas sur la faiblesse de l'objection. Il n'y a donc aucune raison de chercher à localiser ces opérations militaires plus à l'est, dans la vallée du Segura, et d'écarter *a priori* celle du Guadalquivir.

— L'identification *Ilorci-Lorca* ne repose que sur l'homophonie des deux noms. Or, on sait aujourd'hui que le nom antique de Lorca était *Eliocroca*, devenu *Eliorca* à l'époque wisigothique (réf. dans Sillières 1990: 277).

— Des découvertes épigraphiques (mentionnant un *populus Iliturgitanus*) et numismatiques (monnaies à légende ILVTVRGI ou ILDITVRGENSE) ont permis de localiser au Cerro de Maquiz (Mengíbar, Jaén) une cité ibéro-romaine du nom d'*Iliturgi* (Wiegels 1982). La ville antique occupait une hauteur médiocre qui domine le confluent du Guadalquivir et du Guadalbullón. Les sondages effectués ont livré presque exclusivement des restes d'occupation romaine; aucune construction antérieure au I^{er} siècle av. J.-C. n'a été mise au jour (Arteaga et Blech 1988). Mais il n'est pas interdit de penser que la ville préromaine se situait dans une autre partie de la colline, car une nécropole ibérique a été signalée dans les environs immédiats (Sillières 1990: 321, n. 390). *Iliturgi* se trouvait à environ dix milles romains de *Castulo* (Sillières

1990: 286), sur la rive opposée du Bétis. Cette proximité s'accorde parfaitement avec le récit de Tite-Live pour l'année 206: les cités de *Castulo* et d'*Iliturgi* ont fait défection ensemble en 211 après la défaite des Scipions; elles sont attaquées simultanément dans une opération combinée; et Scipion le jeune se rend directement à *Castulo* après avoir anéanti *Iliturgi* (Liv., XXVIII, 19 et 20, 8). On sait enfin que Scipion atteignit *Iliturgi* en cinq journées de marche depuis *Carthago Nova* (Liv., XXVIII, 19, 4). Ce nombre d'étapes est acceptable pour parcourir la distance séparant Cartagena de Mengíbar par l'itinéraire de la future voie Augusta de *Carthago Nova* à *Castulo*, à savoir quelque 300 km (Sillières 1990: 285-86).

Ce point étant acquis, reste à régler le problème que pose la diversité des noms de ville donnés par les manuscrits de Tite-Live (*Iliturgi*), d'Appien (*Ilurgia*) et de Pline (*Ilorcum*). S'agit-il d'une seule et même cité, ou de plusieurs? En ce qui concerne les deux premiers noms, dans la mesure où Tite-Live et Appien se réfèrent au même épisode, on peut considérer *Iliturgi* et *Ilurgia* comme deux variantes de transcription d'un même nom de ville indigène. Des variations similaires existent entre la graphie des légendes monétaires (*Iluturgi*, *Ilduturgi*) et celle des inscriptions honorifiques (*Iliturgi*). La même ville est d'ailleurs appelée *Ilorgis* par Ptolémée (II, 4, 9). Enfin, il a été supposé que les monnaies ibériques à légende *Iltiraka* correspondent elles aussi à *Iliturgi*, dont elles nous donneraient le nom indigène (Pérez et Soler 1993). Toutes ces variantes trahissent les difficultés qu'avaient les Romains à transcrire les noms de ville ibériques commençant par *Ili-* / *Ilti-* / *Ilur-*. De même qu'*Iltirta* en ibère et *Ilerda* en latin sont deux façons d'écrire le nom de la capitale des Ilergètes, il n'est pas anormal que la même ville de la Bétique ait été appelée *Ilduturgi*, *Iluturgi*, *Iliturgi* et *Ilurgia*.

L'*Ilorcum* de Pline peut-il être ajouté à cette liste de variantes, ou s'agit-il d'une autre ville? Pour répondre à cette question, il convient de regarder de plus près la phrase dans laquelle Pline fait allusion à la mort de Scipion, au détour d'une description du Bétis (III, 3, 9):

Baetis in Tarraconensis prouvinciae non, ut aliqui dixere, Mentesa oppido sed Tugiensi exoriens saltu –iuxta quem Tader fluius qui Carthaginiensem agrum rigat– Ilorci refugit Scipionis rogam uersusque in occasum Oceanum Atlanticum petit (...).

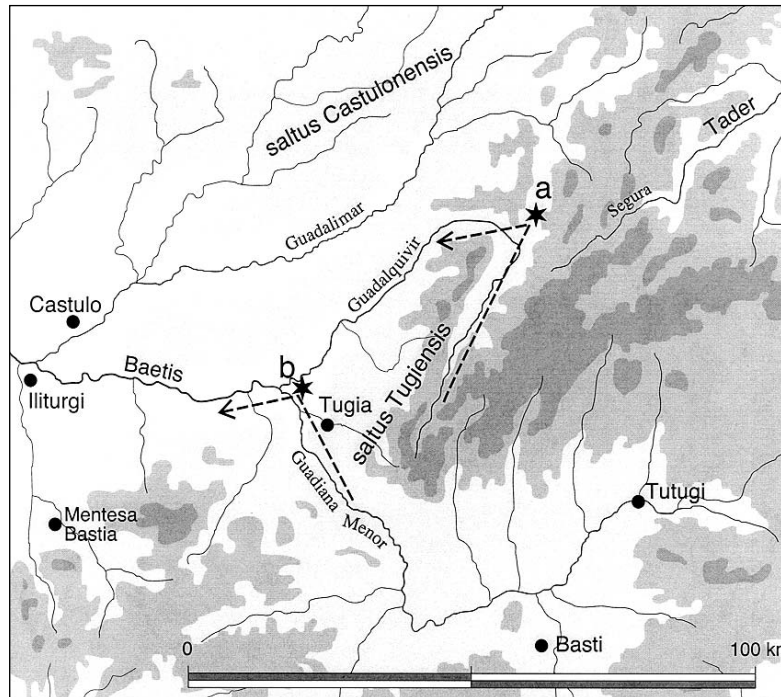


Figure 4.- Le Haut Guadalquivir et les sites possibles d'*Ilorcum*, près du coude du Bétis. **a**: proposition d'Alicia Canto; **b**: proposition alternative.

Je reprends, en la modifiant très légèrement, la traduction de F. Nicolet-Croizat (1992: lviii, n. 210): «*Le Bétis, qui prend sa source dans la province de Tarraconaise, non, comme certains l'on dit, dans la ville de Mentesa, mais dans les gorges de Tugia –près desquelles coule le fleuve Tader qui arrose le territoire de Carthagène–, fuit le bûcher funèbre de Scipion à Ilorcum et, tournant vers l'ouest, gagne l'océan Atlantique (...).*»

Malgré sa syntaxe relâchée, le sens de cette phrase est très clair. Le fleuve ne naît pas dans le *saltus Castulonensis*, où se trouve Mentesa, mais dans le *saltus Tugiensis*, c'est-à-dire dans le massif montagneux de la Sierra de Cazorla. Pline précise que le Segura (*Tader*) prend sa source non loin de là, mais cette incise ne veut nullement dire que le bûcher de Scipion se trouvait dans la vallée du Segura; au contraire, la position d'*Ilorcum* est nettement définie par rapport à une inflexion du cours du Bétis.

En effet, par le biais d'une figure rhétorique assez étonnante dans une description géographique –le fleuve personnifié, horrifié par la vision du lieu de la mort de Scipion, change de direction pour l'éviter–, Pline nous apprend que c'est «à *Ilorcum*» que le fleuve tourne vers l'ouest. J'écris *Ilorcum*, et

non *Ilorci*, car cette forme de nominatif est la seule qu'on puisse déduire du locatif *Ilorci*. En tout état de cause, il est impossible de tenir *Ilorci* pour un complément d'objet direct apposé à *Scipionis rogam*, comme le fait A. Canto dans sa traduction: «el Betis rehúye Ilorci –la hoguera funebre de Escipión–», (1999: 139), à moins de corriger le texte et d'écrire *Ilorcim*.

On voit bien l'importance de ce texte: identifier le tournant du Bétis, c'est localiser *Ilorcum* et c'est, du même coup, localiser la tour dans laquelle Scipion fut brûlé vif. Disons tout de suite qu'une identification d'*Ilorcum* avec *Iliturgi-Ilurgia* est rendue catégoriquement impossible par les indications géographiques de Pline. En effet, même avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait discerner un changement de direction du Bétis à la hauteur du Cerro de Maquiz de Mengíbar, site d'*Iliturgi*. *Ilorcum* est donc bien une cité distincte, connue par cette seule source. Plusieurs hypothèses de localisation ont été lancées. Ramón Corzo (1975) identifia *Ilorci* à *Ilugo* (Venta de San Andrés, Santistebán del Puerto, Jaén), sans autre argument qu'une vague consonance, supposant, par conséquent, que Pline prenait le Guadalimar pour le cours supérieur du Bétis. Je ne m'attarderai pas

sur cette proposition dont les faiblesses ont été suffisamment soulignées par Sillières (1990: 550) et par A. Canto (1999: 145-146).

Alicia Canto, pour sa part, place *Ilorcum* à Orcera, près de Segura de la Sierra, et la tour-bûcher quelques kilomètres plus au sud, à Hornos (1999: 147 sqq). Le changement de direction du Bétis évoqué par Pline correspond donc, pour elle, au coude que dessine le haut Guadalquivir à sa sortie de la Sierra de Cazorla (fig. 4, a). Il s'agit, effectivement, d'un changement de direction du fleuve très marqué qui a pu frapper les Anciens. Mais je vois plusieurs obstacles à cette identification. Il n'est guère vraisemblable qu'une poignée de soldats romains en déroute, talonnés par les Carthaginois, aient pu parcourir une si grande distance (rappelons que le point de départ de leur fuite se situe quelque part entre Osuna et Castulo) et soient allés se perdre dans des parages aussi reculés, au plus loin de leurs bases arrières et de leurs alliés indigènes. De plus, la description très précise de Tite-Live évoque un paysage de collines aux pentes douces (XXV, 36, 2-6), qui convient mal pour le cours supérieur du Guadalquivir, encaissé entre les montagnes de Cazorla et de Segura. D'autre part, les indices archéologiques font défaut, et les arguments toponymiques sont peu probants. Il y a loin –linguistiquement parlant– d'*Ilorcum* à Orcera, et l'idée que le toponyme *Teinada de los Guisados*, près de Hornos, ait pu perpétuer le souvenir des Romains "rôtis" dans leur tour (Canto 1999: 159) suppose une fabuleuse longévité de la mémoire populaire.

Il existe une autre possibilité, qui consisterait à placer le coude du Bétis au confluent du Guadalquivir et du Guadiana Menor, dans le secteur de Peal de Becerras (fig. 4, b). On sait, en effet, que le cours du Guadiana Menor est bien plus long que celui du Guadalquivir en amont de Peal; il était donc naturel que ce cours d'eau fût tenu pour le cours supérieur du Bétis. Le coude qu'il forme avec le Guadalquivir est certes moins marqué que le précédent, mais il est tout de même très net, le cours d'eau passant d'une direction nord-nord-ouest à une direction plein ouest, ce qui correspond d'ailleurs exactement à l'indication de Pline (*in occasum*).

Je ne me dissimule pas, cependant, que cette hypothèse présente elle aussi des difficultés et des incertitudes. J'avoue ne pas avoir cherché, dans la

zone située entre Úbeda la Vieja et Peal, de toponymes ou de sites archéologiques qui puissent convenir à un oppidum (*Ilorcum*) et à une tour isolée voisine. Je n'ignore pas, surtout, que les sources du Guadiana Menor sont plus éloignées du *Tader-Segura* que celles du Guadalquivir, et que la référence au *saltus Tugiensis* convient mieux au Guadalquivir qu'au Guadiana Menor. Mais que savait réellement Pline de la complexe hydrographie de ces confins montagneux interposés entre la Tarraconaise et la Bétique? Il fallut attendre longtemps pour que les Romains se fassent une idée à peu près exacte de la géographie du haut Guadalquivir; Strabon lui-même se référait encore, sans les démentir, aux géographes hellénistiques qui plaçaient les sources du Bétis dans la "montagne d'argent" du secteur minier proche de *Castulo* (III, 2, 11). Il serait donc illusoire de transposer trop précisément sur une carte moderne les indications de Pline. L'hypothèse Hornos est la plus cohérente du point de vue purement géographique, si l'on se réfère à Pline; l'hypothèse Peal est la plus vraisemblable du point de vue historique, si l'on se réfère à Tite-Live et à Appien. Il serait risqué, en l'absence de données archéologiques fiables, de pousser plus loin les conjectures.

4. CONCLUSIONS

Un tableau synoptique des sources littéraires et archéologiques concernant l'Hispanie Ulérieure, semblable à celui que nous avons présenté pour la Citérieure, montrerait que, quand nous disposons d'une mention explicite des auteurs anciens –la tour d'*Ilorcum*, en 211, est seule dans ce cas–, les données archéologiques font complètement défaut. En revanche, quand l'archéologie commence à révéler, au I^{er} siècle av. J.-C., des fortifications isolées susceptibles d'avoir été appelées *turris*, les sources littéraires ne sont plus pertinentes. En effet, ces sources contemporaines des guerres civiles ou du début de l'Empire mentionnent soient des tours appartenant à des villages fortifiés (*Bell. Hispan.* 8, 3), soit des tours de guet littorales surveillant le trafic maritime (*Bell. Hispan.* 38), soit des "tours d'Hannibal" (Pline, II, 181) dont ni la chronologie ni la répartition géographique ne peuvent être précisées, comme on l'a vu au début de cette communication.

TOURS DE GUET, MAISONS À TOUR ET PETITS ÉTABLISSEMENTS FORTIFIÉS...

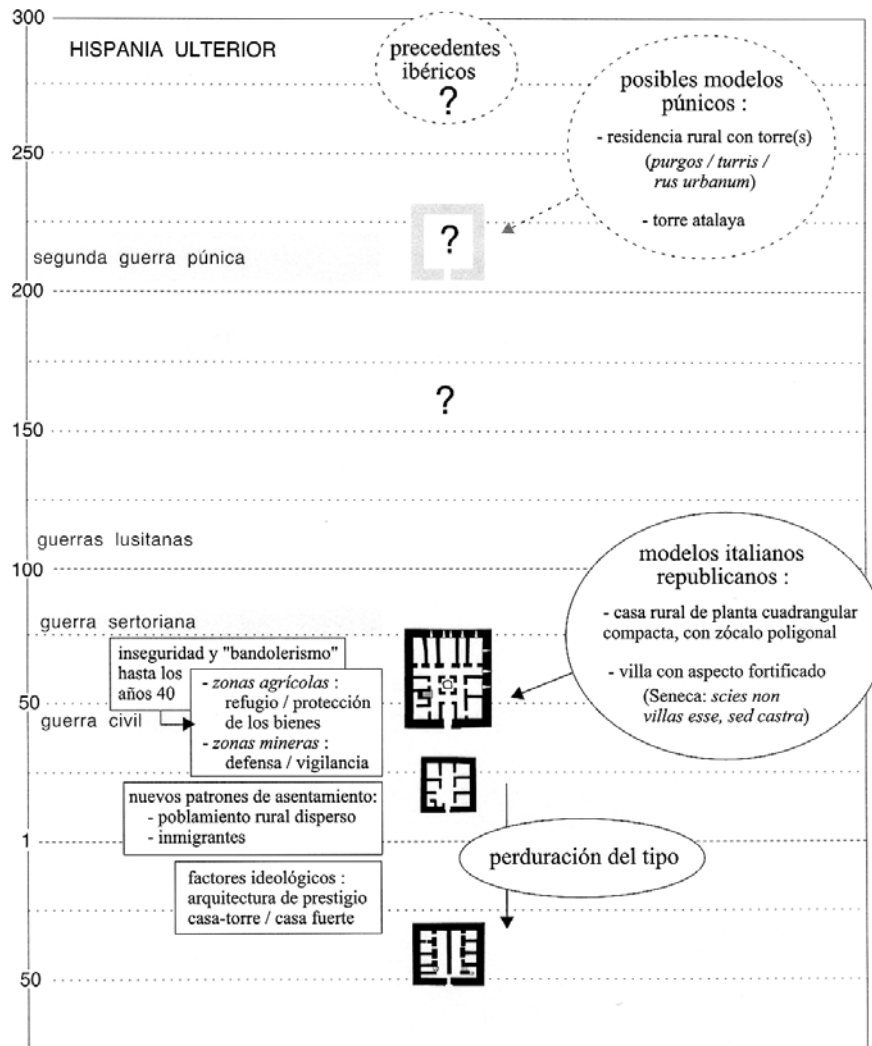


Figure 5.- Schéma d'évolution des maisons fortes de l'Hispanie Ulérieure dans leur contexte historique régional (à gauche du tableau) et par rapport à des modèles architecturaux extérieurs (à droite du tableau).

Le bilan est donc décevant; il invite à multiplier les recherches archéologiques –en particulier les fouilles– afin de mieux saisir les étapes de l'évolution d'un type architectural et d'un modèle d'organisation du territoire dont on n'a pu fixer, pour le moment, que de rares jalons.

Pour compenser un peu la maigreur de ces résultats, je présenterai pour finir un tableau (fig. 5) qui synthétise mon interprétation du phénomène des tours et des maisons fortes de l'Hispanie Ulérieure. Pour la période qui précède et qui suit la seconde guerre punique, on ne sait quasiment rien. Les supposées "tours" préromaines la Coronilla de Cazalilla et de la phase I de El Higueroón, auxquelles

les se réfère encore Carrillo (1999: 59), étaient, rappelons-le, des villages fortifiés, et nullement des tours isolées, ni même des maisons à tour. Qu'il existât à la fin du III^e siècle des tours isolées, notamment en Haute Andalousie, Tite-Live le prouve sans conteste. Mais quant à leur aspect, à leur fonction et à leur filiation culturelle, on ne peut émettre que des hypothèses invérifiables.

La situation s'éclaircit quelque peu à partir du moment où nous pouvons raisonner sur des vestiges archéologiques correctement datés, le plus ancien étant, à l'heure actuelle, le Castelo da Lousa (voir la contribution de A. Gonçalves et P. Carvalho, dans ce volume). Les modèles architec-

turaux italiens dont on entrevoit le rôle sont indiqués à droite du tableau. Je n’y insisterai pas, ayant déjà traité abondamment de cette question (Moret 1995, 1999), sauf pour signaler deux travaux récents qui jettent un jour nouveau sur la villa italienne primitive en soulignant la large diffusion, dès le III^e siècle, d’un type de résidence rurale compacte, implantée sur une éminence et bâtie sur une puissante infrastructure (*basis*) en appareil polygonal (Gros 2000: 271-275; Lafon 2001: 18-20).

Les indications portées à gauche du tableau, concernant le contexte historique régional, appellent des commentaires plus développés. Trois facteurs principaux ont influé sur l’évolution des maisons fortes, grosso modo entre 100 av. J.-C. et 75/100 apr. J.-C.: l’insécurité des campagnes, la nouvelle organisation du territoire et le statut de leurs occupants.

4.1. L’insécurité

La situation d’insécurité qui règne en Bétique et en Lusitanie pendant la période républicaine, jusqu’à la fin des guerres civiles, est bien connue. Un texte de Varron que j’ai déjà eu l’occasion de commenter (*Res rusticae*, I, 16, 2, cf. Moret 1995: 52) et la lettre d’Asinius Pollion apprenant à Cicéron, en 43 av. J.-C., que le *saltus Castulonensis* est coupé en raison du brigandage (*Ad fam.*, X, 33, 3), en sont des exemples parmi d’autres. Les populations de l’Ultérieure se trouvèrent confrontées pendant une très longue période –probablement plus d’un siècle– à des dangers de basse intensité, constitué non plus par la menace d’une armée ennemie, comme avant et pendant la seconde guerre punique, mais par des désordres sociaux et par une insécurité endémique.

Nombreux sont les facteurs qui pouvaient, à cette époque, favoriser l’apparition d’une population marginale et mobile, source de troubles et de tensions (García Moreno 1989: 90-94): la désarticulation des liens sociaux de type clientélaire fondés sur l’engagement militaire auprès d’un chef; le sort incertain des auxiliaires démobilisés, se retrouvant au terme de longues années de service loin de leur cité d’origine –pour ne pas parler des déserteurs des troupes auxiliaires, dont l’existence est probable–; la multiplication de la main d’œuvre servile; enfin, l’augmentation des migrations inter-régionales à motif économique, notamment en

direction des bassins miniers.

À ces dangers nouveaux, symbolisés dans les textes latins par la figure du *latro*, les communautés hispaniques durent trouver des réponses nouvelles. À l’évidence, les systèmes de défense traditionnels, axés sur la fortification du village ou de l’*oppidum*, ne suffisaient plus à la protection d’une population rurale de plus en plus nombreuse et de plus en plus dispersée. En revanche, la maison fortifiée apparaît comme une solution mieux adaptée à une situation qui se traduisait, concrètement, par des risques de rapines et de coups de main sporadiques.

4.2. La nouvelle organisation du territoire

De nombreuses études régionales ont mis en évidence, dans un délai d’un siècle environ après la conquête, une rupture profonde des modèles d’occupation du territoire. Le village fortifié de tradition indigène ne disparaît pas, mais il cesse de constituer l’articulation essentielle des systèmes territoriaux. Le réseau des *oppida*, moins nombreux et moins denses, se double d’un réseau diffus d’établissements ruraux qui, dans certains cas, prennent la forme de la maison forte. Il faudra encore de nombreuses recherches, axées tant sur la fouille que sur la prospection, avant que l’on puisse expliquer, au cas par cas, pourquoi les habitants de telle cité ou de telle région ont opté, à la fin de l’époque républicaine, pour une forme d’habitat aussi particulière, alors que des territoires voisins en semblent dépourvus. Plusieurs communications, dans la suite de ce volume, apportent à ce débat des contributions importantes et originales.

Mais ce qui me paraît hors de doute, c’est que le semis de tours et de maisons fortes qui s’étend alors sur plusieurs régions du sud de la Péninsule est le résultat d’une multitude d’initiatives privées, et non celui d’une planification militaire. On a beaucoup parlé, à propos de tel ou tel secteur la vallée du Guadalquivir ou de l’Extrémadure, de “contrôle frontalier”, de “district militaire”, d’“appareil de coercition et de contrôle”, ou encore, récemment, d’un *impenetrable system of control*, organisé pour *watch over the territory* (Castro et Gutiérrez 2001: 155, à propos du territoire d’Atalayuelas dans le haut Guadalquivir). Ces interprétations ne tiennent aucun compte de la réalité de l’administration romaine, dont les buts et

les moyens –pourtant bien connus– sont aux antipodes de cette vision anachronique d’un territoire complètement militarisé.

Je ne peux mieux faire, à ce sujet, que de citer la conclusion du chapitre que François Cadiou a consacré dans sa thèse au problème des garnisons militaires en Hispanie: «Le récit de la guerre civile de 45 montre que le but principal des garnisons ne pouvait être de sécuriser l’ensemble d’un territoire en le verrouillant. Ainsi, les fortes garnisons pompéiennes défendant les principales villes d’Ultérieure n’empêchèrent nullement César de circuler librement dans la province, assiégeant ces agglomérations les unes après les autres. Le contrôle des provinces passait donc par d’autres voies. Un fameux passage d’Appien relatif à l’Italie (*BC*, I, 7) nous en donne une clé, en rappelant que l’originalité du système romain reposait sur le développement d’une politique d’urbanisation, sous forme de villes nouvelles ou de déductions coloniales dans des villes déjà existantes (Cadiou 2001: 330)». Appien précise, dans le texte cité par Cadiou, que les Romains conçurent ce plan d’urbanisation comme alternative au système classique des garnisons réparties dans des postes fortifiés (mot à mot, “à la place des postes de garde”, *anti phrouriôn*).

Il n’y avait donc pas de place, dans le modèle romain d’organisation des territoires occidentaux, pour un réseau de tours occupées par des militaires, ni au lendemain de la conquête, ni pendant les guerres civiles, et encore moins au début de l’Empire (moment auquel les “tours” de la Bétique sont, rappelons-le, le plus nombreuses). D’un côté, Rome maintenait des troupes regroupées dans quelques grands centres urbains. De l’autre, elle pariait sur l’adhésion des élites locales, leur laissant une grande liberté dans l’administration des cités. Jamais, de toute façon, le nombre très limité de soldats dont Rome disposa en Hispanie, une fois terminées les guerres civiles et la conquête, n’aurait pu suffire pour entretenir, occuper et approvisionner des centaines de “tours” disséminées dans de vastes secteurs de la Bétique et de la Lusitanie.

Parler d’initiatives privées, comme je viens de le faire, ne veut pas dire que les fonctions défensives sont exclues, tout au contraire. Les murs épais de la maison forte servaient de refuge en cas de troubles ou d’incursions de bandes de voleurs, et la surveillance des champs environnants, pour se prémunir contre le vol des récoltes, pouvait être assurée

du haut de la tour ou de la maison forte par des esclaves ou des travailleurs dépendants qui y résidaient à demeure, même en l’absence du maître.

4.3. Les facteurs idéologiques: une architecture de prestige et de pouvoir

Dans toutes les sociétés antiques, la tour symbolise la puissance et l’autorité. C’est à ce titre qu’elle se maintient dans les campagnes hispaniques jusqu’au I^{er} siècle de notre ère, alors même que les conditions d’insécurité qui avaient favorisé son apparition n’existent plus. Dans la mesure où l’enceinte fortifiée de l’*oppidum* est dépossédée de son rôle par la *pax romana*, c’est à titre individuel que les familles de l’élite indigène en voie de romanisation parent leurs maisons –leurs tours rurales– des symboles autrefois réservés à la muraille de l’agglomération. Ainsi peut s’expliquer, en partie, le succès d’un type architectural qui n’occupa jamais qu’une place marginale dans les campagnes de l’Italie.

Cette composante idéologique est illustrée de la façon la plus limpide par le bas-relief qui orne le pied-droit de la porte de la maison forte de Hijovejo, en Extrémadure (Rodríguez Díaz et Ortiz, ce volume). Ce bas-relief qui représente deux *caetrae* et un *scutum*, attributs de l’auxiliaire romain, affiche sans ambiguïté des valeurs militaires et guerrières revendiquées par les élites indigènes passées au service de Rome, en détournant vers un usage privé –à la façon d’un blason– la coutume romaine qui consistait à munir l’entrée des enceintes urbaines d’un bas-relief apotropaïque (généralement phallique, comme à Ampurias).

Un autre paramètre doit être pris en compte dans la moyenne vallée du Guadalquivir, région où “the urban areas are very small and very largely dominated by public buildings” (Keay 1998: 62, qui cite les exemples du Cerro de Minguillar de Baena et de Munigua). Dans ce contexte, la maison forte rurale, jamais très éloignée de la ville, peut apparaître comme un complément et pourquoi pas –au moins partiellement– comme une alternative à la *domus* urbaine, et ce n’est pas un hasard si c’est dans la Campiña de Cordoue que sont attestés, pour ce type d’édifices, les appareils en pierre de taille les plus soignés (avec bossages et feuillures d’angle). Il faudra attendre un moment relativement avancé du premier siècle pour qu’un modèle architectural

concurrent, celui de la villa, supplante définitivement la maison forte, entre autres raisons parce que les valeurs que la villa symbolise étaient plus en

accord avec l'idéal d'*urbanitas* que poursuivaient les élites provinciales du Haut Empire.

BIBLIOGRAPHIE

- ARTEAGA, O.; BLECH, M. (1988): La romanización en las zonas de Porcuna y Mengíbar (Jaén). *Los asentamientos ibéricos ante la romanización* (Casa de Velázquez, 1986), Ministerio de Cultura-Casa de Velázquez, Madrid: 89-99.
- BENAVENTE, J.A.; MORET, P. (2002): El poblado ibérico tardío de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel). Un hábitat fortificado del siglo I a.C. en el Bajo Aragón. *Ibers a l'Ebre, recerca i interpretació, I Jornades d'Arqueologia del Baix Ebre* (J. Noguera, ed.), (Tivissa, 23-24 nov. 2001), Tivissa: 221-228.
- BONET ROSADO, H.; MATA PARREÑO, C. (2002): *El Puntal dels Llops, un fortín edetano*. Trabajos Varios del SIP 99, Valencia.
- BOSCH GIMPERA, P. (1915): Campaña arqueológica de l'Institut d'Estudis Catalans al límit de Catalunya i Aragó (Caseres, Calaceit i Maçalió). *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 5 (2): 819-838.
- CADIOU, F. (2001): *Les armées romaines dans la péninsule Ibérique de la Seconde Guerre Punique à la bataille de Munda (218-45 av. J.-C.)*. Thèse de doctorat, Université de Rennes 2.
- CANTO, A.M. (1999): *Ilorci, Scipionis rogis* (Plinio, *NH* III, 9) y algunos problemas de la segunda guerra púnica en Hispania. *Rivista Storica dell'Antichità*, 29: 127-167.
- CAPALVO, A. (1996): *Celtiberia. Un estudio de fuentes literarias antiguas*. Institución Fernando el Católico, Zaragoza.
- CARRILLO DÍAZ-PINÉS, J.R. (1999): *Turres Baeticae: una reflexión arqueológica*. *Anales de Arqueología Cordobesa*, 10: 33-86.
- CASTRO LÓPEZ, M.; GUTIÉRREZ SOLER, L. (2001): Conquest and Romanization of the upper Guadalquivir valley. *Italy and the West. Comparative Issues in Romanization* (S. Keay & N. Terrento, eds.), Oxford: 145-160.
- CINTAS, P. (1976): *Manuel d'archéologie punique*, II. Paris.
- CORZO SÁNCHEZ, R. (1975): La segunda guerra púnica en la Bética. *Habis*, 6: 213-240.
- DILOLI, J. (1995): Anàlisi del poblament en època ibèrica al curs inferior de l'Ebre (Baix Ebre-Montsià). *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 5: 99-124.
- DIOURON, N. (1999): *Pseudo-César, Guerre d'Espagne, Texte établi et traduit par N. Diouron*. C.U.F., Les Belles Lettres, Paris.
- FORTEA, J.; BERNIER, J. (1970): *Recintos y fortificaciones ibéricos en la Bética*. Memorias del Seminario de Prehistoria y Arqueología, Universidad de Salamanca, Salamanca.
- GARCÍA Y BELLIDO, A. (1945): Bandas y guerrillas en las luchas con Roma. *Hispania*, V: 547-604.
- GARCÍA Y BELLIDO, A. (1954): Arte ibérico. *Historia de España* (R. Menéndez Pidal, ed.), I, 3, Madrid: 371-675.
- GARCÍA MORENO, L.A. (1989): *Hispaniae tumultus*. Rebeliones y revueltas indígenas en la España de época romano-republicana. *Polis*, 1: 81-107.
- GRIMAL, P. (1939): Les maisons à tour hellénistiques et romaines. *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 56: 28-59.
- GROS, P. (2000): *L'architecture romaine du début du III^e siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*. 2: *Maisons, palais, villas et tombeaux*. Picard, Paris.
- KEAY, S. (1998): The development of towns in Early Roman Baetica. *The Archaeology of Early Roman Baetica*, Journal of Roman Archaeology-Supplement Series, 29, Portsmouth: 55-86.
- LAFON, X. (2001): *Villa maritima. Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine*. BEFAR 307, Rome.
- MARTÍN MENÉNDEZ, A.; GARCÍA ROSELLÓ, J. (2002): La romanización en el territorio de los layetanos y la fundación de la ciudad romana de Iluro (Hispania Tarraconensis). *Valencia y las primeras ciudades romanas de Hispania* (J.L. Jiménez et A. Ribera, eds.), Valencia, Ajuntament de Valencia: 195-204.
- MORET, P. (1990): Fortins, "tours d'Hannibal" et fermes fortifiées dans le monde ibérique. *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 26 (1): 5-43.

TOURS DE GUET, MAISONS À TOUR ET PETITS ÉTABLISSEMENTS FORTIFIÉS...

- MORET, P. (1995): Les maisons fortes de la Bétique et de la Lusitanie romaines. *Revue des Etudes Latines*, 97 (3-4): 527-564.
- MORET, P. (1996): *Les fortifications ibériques, de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*. Collection de la Casa de Velázquez 56, Madrid.
- MORET, P. (1999): Casas fuertes romanas en la Bética y la Lusitania. *Economie et territoire en Lusitanie romaine*, Casa de Velázquez, Madrid: 55-89.
- MORET, P. (2002): Tossal Montañés y La Gessera: ¿residencias aristocráticas del Ibérico Antiguo en la cuenca media del Matarraña? *Ibers a l'Ebre, recerca i interpretació, I Jornades d'Arqueologia del Baix Ebre* (J. Noguera, ed.) (Tivissa, 23-24 novembre 2001), Tivissa: 65-73.
- MUNILLA CABRILLANA, G. (2000): La Ilercavònia i el seu territori. La cultura ibèrica a les comarques de l'Ebre. *Ilercavònia*, 1: 1-24.
- NICOLET-CROIZAT, F. (1992): *Tite-Live, Histoire romaine, t. XV, Livre XXV, Texte établi et traduit par F. Nicolet-Croizat*. C.U.F., Les Belles Lettres, Paris.
- NOGUERA GUILLÉN, J. (2000): Característiques dels poblats ibèrics fortificats en el curs inferior de l'Ebre. *Ilercavònia*, 1: 25-51.
- NOGUERA GUILLÉN, J. (2002): *Ibers a l'Ebre*. Flix, Centre d'Estudis de la Ribera d'Ebre.
- OLIVER FOIX, A. (2001): *Un peculiar edifici ibèric: El Perengil (Vinaròs, Castellón)*. Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques, Castellón.
- PÉREZ ALMOGUERA, A.; SOLER I BALAGUERÓ, M. (1993): Les seques d'Iltirta i Iltiraka i el llop ibèric. *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 3: 151-175.
- PUCH FONCUBERTA, E. (1996): *El poblament ibèric i romà a la Terra Alta*. Centre d'Estudis de la Terra Alta, Gandesa.
- RODRÍGUEZ DÍAZ, A.; ORTIZ ROMERO, P. (sous presse): Defensa y territorio en la Beturia: castros, oppida y recintos ciclópeos. *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto* (F. Cadiou, D. Hourcade et A. Morillo, eds.), Colloque international, Madrid, Casa de Velázquez-Universidad de León, 19-20 mars 2001.
- SCHULTEN, A. (1928): Iliturgi. *Hermes*, 21: 288-302.
- SCHULTEN, A. (1935): *Fontes Hispaniae Antiquae - Fascículo III: Las guerras de 237-154 a. de J.C.* Barcelona.
- SILLIÈRES, P. (1990): *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale*. Publications du Centre Pierre Paris 20, Paris.
- TURA, J. (1991): Castell de Falgars, una torre romana a la Garrotxa. *Cypsela*, 9: 111-119.
- WIEGELS, R. (1982): Iliturgi und der 'Deductor' Ti. Sempronius Gracchus. *Madridrer Mitteilungen*, 23: 152-221.